

L'ÉVANGILE
DU NOUVEAU MONDE

MARYSE CONDÉ

L'ÉVANGILE
DU NOUVEAU MONDE

ROMAN

BUCHET • CHASTEL

© Buchet/Chastel, Libella, Paris, 2021
ISBN : 978-2-283-03544-3

*À Pascale, jamais amie ne devint plus parfaite secrétaire.
À Serina, À Mahily, À Fadel, À Leina,
en hommage à José Saramago.*

Première partie

1.

C'est une terre entourée d'eau de tous les côtés, une île, comme on dit communément, pas aussi grande que l'Australie, mais pas petite non plus. Elle est généralement plate mais est bosselée d'épaisses forêts et de deux volcans, l'un qui répond au nom de piton de la Grande Chaudière, qui fit des siennes jusqu'en 1820, quand il détruisit la coquette ville étalée sur ses flancs avant de rentrer dans une totale inactivité. Comme elle jouit d'un « été éternel », les touristes s'y pressent, braquant leurs appareils mortifères sur tout ce qui est beau. Certains l'appellent avec tendresse *Mon Pays*, mais ce n'est pas un pays, c'est une terre ultramarine, un département d'outre-mer quoi !

La nuit où Il naquit, Zabulon et Zapata se battaient dans le mitan du ciel, décochant des rais de lumière à chacun de leurs gestes. C'était un spectacle peu banal. Celui qui a coutume de scruter la voûte céleste voit fréquemment la Petite Ourse, la Grande Ourse, Cassiopée, l'étoile du Berger, Orion, mais distinguer deux constellations pareilles surgies des grandes profondeurs, c'est inouï. Cela signifiait que celui qui naissait cette nuit-là aurait un destin hors pair. Pour l'heure, personne ne semblait s'en douter.

Le nouveau-né avait porté ses poings minuscules à hauteur de sa bouche et s'était recroquevillé entre les sabots de l'âne qui le réchauffait. Maya, qui venait d'accoucher dans cette cabane où les Ballandra rangeaient leurs sacs d'engrais, leurs bidons de désherbant et leurs instruments aratoires, se lavait tant bien que mal dans l'eau d'unealebasse qu'elle avait eu la présence d'esprit d'apporter avec elle. Ses joues rebondies étaient inondées de larmes.

Elle ne se doutait pas qu'elle aurait si mal lorsqu'elle abandonnerait son enfant. Elle ne savait pas que la douleur lui déchirerait le ventre de ses crocs acérés. Pourtant, il n'y avait pas d'autre solution. Elle était parvenue à cacher son état à ses parents, à sa mère surtout, qui n'arrêtait pas de divaguer quant à l'avenir radieux qui tendait ses bras à sa fille. Maya ne pouvait revenir chez elle un bâtard entre les bras.

Quand elle n'avait plus vu son sang, elle était restée sidérée. Un enfant ! Cette petite chose visqueuse qui urinait et déféquait sur elle, voilà à quoi avaient abouti ses nuits si brûlantes et si poétiques.

Elle avait fini par écrire à son amant, Corazón, mot qui en espagnol signifie cœur et qui convenait mal à ce géant taillé d'une pièce. Comme la troisième lettre était demeurée toujours sans réponse, elle s'était rendue à l'office des croisières qui gérait l'*Empress of the Sea* où elle l'avait connu pendant la croisière inaugurale à travers les îles. Quand elle s'était présentée au bureau pour obtenir des renseignements, la chabine juchée sur des talons aiguilles lui avait brutalement coupé la parole : « Nous ne donnons aucune information privée sur nos passagers. »

Maya avait écrit une fois de plus. Toujours sans réponse. Une intuition lui montait au cœur. N'allait-elle pas faire partie de la horde des femmes abandonnées, des femmes sans mari, sans

amant, qui élevaient péniblement leurs enfants ? Ce n'était pas ce que Corazón lui avait promis. Au contraire, il lui avait promis monts et merveilles. Il la couvrait de baisers, l'appelait mon amour et jurait qu'il n'avait jamais aimé une femme comme il l'aimait à présent.

Corazón et Maya n'appartenaient pas à la même classe sociale, il était un membre de la puissante famille des Tejera qui depuis le temps de l'esclavage avaient donné à leur pays des négociants, des propriétaires terriens et des avocats, des médecins et des professeurs. Corazón enseignait l'histoire des religions à l'université d'Asunción dont il était originaire. Il avait toute la morgue d'un fils à papa même si elle était tempérée par la douceur et le charme de son sourire. Comme il parlait quatre langues à la perfection : anglais, espagnol, portugais et français, il avait été recruté par la compagnie maritime pour donner des conférences aux passagers des première et seconde classes.

Le plus assommant était ce rêve que Maya faisait nuit après nuit. Elle voyait un ange vêtu d'une tunique bleue et tenant à la main un lys de l'espèce que l'on appelle lys canna. Cet ange lui annonçait qu'elle accoucherait d'un fils qui aurait pour mission de changer la face du monde. Enfin, un ange, façon de parler, car il s'agissait d'un des êtres les plus bizarres qu'elle ait jamais vus. Il était chaussé de hautes bottes de cuir vernissé et luisant. Ses cheveux gris bouclaient jusqu'à ses épaules ; le plus étrange était cette protubérance qui semblait cachée dans son dos. Une bosse ? Une nuit, excédée, elle l'avait chassé avec un manche à balai mais il était revenu la nuit suivante comme si de rien n'était.

Le bébé s'était endormi et gémissait dans son sommeil à intervalles réguliers. L'âne au-dessus de sa tête n'arrêtait pas de souffler. Autrefois, les Ballandra mettaient à dormir dans cette cabane leur vache appelée Placida. Mais, un beau jour, la pauvre

bête était tombée à terre tandis qu'une bave épaisse envahissait son museau. Fièvre aphteuse, avait diagnostiqué le vétérinaire appelé en hâte.

Tournant le dos au bébé, Maya se glissa au-dehors et remonta le sentier qui menait à la rue et serpentait derrière la maison des Ballandra. Elle n'était pas inquiète car, elle le savait, à cette heure-là, malgré la lumière qui inondait les alentours, le couple ne risquait pas de surgir à l'improviste et de la surprendre. Ils regardaient la télévision comme tous les habitants de ce pays sans grande distraction, un écran plat de 50 pouces qu'ils venaient d'acheter. Le mari, Jean-Pierre, était à moitié endormi à cause de ses nombreuses rasades de vieux rhum tandis qu'Eulalie, sa femme, était occupée à tricoter une brassière pour une de ses innombrables bonnes œuvres.

Poussant la barrière de bois qui séparait le jardin de la rue, Maya eut l'impression qu'elle s'engageait dans le périmètre de solitude et de douleur qui sans nul doute serait désormais celui de sa vie.

Comme elle posait le pied sur le goudron, elle se heurta à Déméter, connu de tout le quartier pour ses beuveries et ses rixes souvent sanglantes. Il était accompagné de deux acolytes aussi saouls que lui et qui braillaient, prétendant avoir vu une étoile à cinq branches planer au-dessus de la maison. Dans un grand emmêlement de bras et de jambes, les trois boit-sans-soif étaient vautrés dans le dalot qui charroyait les eaux usées de la ville. Ils ne s'en souciaient pas et Déméter se mit à hurler un vieux cantique de Noël : « Je vois, je vois, l'étoile du Berger. » Maya ne leur accorda pas un regard. Elle continua sa route les yeux pleins de larmes.

Que se serait-il passé sans Pompette, la chienne de Madame Ballandra, une petite personne arrogante et gâtée qui faisait

souvent des siennes ? Ce soir-là, elle dépassa la mesure. Une fois Maya disparue, elle se saisit de sa maîtresse par l'ourlet de sa robe et l'entraîna jusqu'à la cabane. La porte était grande ouverte et Madame Ballandra fut témoin d'un spectacle inattendu, un spectacle biblique.

Un nouveau-né gisait sur la paille, entre les sabots de l'âne qui le réchauffait de son souffle. Cette scène se produisait le soir d'un dimanche de Pâques ! Madame Ballandra joignit les mains et murmura : « Un miracle ! Voilà un cadeau de Dieu que je n'attendais pas, je te nommerai Pascal. »

Le nouveau-né était très beau, le teint brun, les cheveux raides et noirs comme ceux d'un Chinois, la bouche délicatement dessinée. Elle le serra contre sa poitrine et il ouvrit les yeux ; des yeux d'un gris vert pareil à la mer qui entourait le pays.

Madame Ballandra sortit dans le jardin et remonta vers la maison. Jean-Pierre Ballandra vit sa femme revenir vers lui avec un nouveau-né dans les bras et Pompette s'agitant sur ses talons. « Qu'est-ce que je vois là ? s'exclama-t-il, un enfant, un enfant ! Mais je n'arrive pas à voir s'il s'agit d'un garçon ou d'une fille. » Cette phrase peut surprendre si on ne sait pas que Jean-Pierre Ballandra avait la vue basse et, dans l'état des choses, avait avalé une quantité de petits secs. Il était en outre porteur de lunettes depuis l'âge de quinze ans, parce qu'une branche de goyavier lui avait perforé la cornée. « C'est un garçon », lui dit sévèrement Eulalie, puis elle le prit par la main et le força à s'agenouiller à côté d'elle. Ils entamèrent un bénédicité, car ils étaient tous les deux fort croyants.

2.

Jean-Pierre et Eulalie Ballandra formaient un couple peu banal en descendant d'Africain qu'il était et elle, la chair blanche et rose, car elle faisait partie d'une population originaire d'un îlot pierreux qui clamait qu'elle venait des Vikings. Ce qui se passait dans leur cœur était toutefois d'une nature très différente. Ils s'adoraient malgré les années de vie en commun. À cause d'Eulalie, Jean-Pierre n'avait jamais connu de femme-jardin, pratique courante et honorée de tous les hommes de ce pays. Depuis des années, il faisait l'amour à la seule et même partenaire. Eulalie, de son côté, ne vivait que pour lui. Le couple n'avait pas eu d'enfant malgré ses incessantes visites chez le gynécologue. La jeunesse d'Eulalie avait été ponctuée de fausses couches jusqu'à ce qu'enfin la ménopause miséricordieuse lui apporte la stérilité.

Jean-Pierre et Eulalie n'avaient pas de souci d'argent. Ils vivaient largement du produit de leur pépinière baptisée sans grande originalité *Le Jardin d'Éden*. Jean-Pierre était un véritable artiste. Il avait entre autres produit une variété de rose Cayenne. La rose Cayenne est généralement une fleur assez ordinaire, mais celle qu'avait imaginée Jean-Pierre étonnait à la fois par le velouté de ses pétales et surtout par sa senteur fine et pénétrante. Aussi était-elle recherchée par toutes les administrations : bureaux de la

sécurité sociale, pôle emploi, soupe populaire. Cette rose Cayenne était surnommée rose Elizabeth Taylor car Jean-Pierre, dans sa jeunesse, quand il était sans travail et tuait le temps comme il le pouvait, avait été friand de cinéma, de cinéma américain surtout. C'est ainsi qu'ayant admiré son actrice préférée dans *Cléopâtre* il avait donné son nom à la fleur qu'il créait.

L'arrivée de Pascal au sein de la famille fut un événement considérable. Dès le lendemain, Eulalie fit le tour des magasins et acheta un landau, aussi spacieux qu'une Rolls Royce. Elle le tapissa de coussins de velours bleu afin d'étendre le nourrisson. Chaque jour, à 16 h 30, elle sortait de chez elle et prenait la direction de la place des Martyrs. Située en bord de mer, cette place semblait une fenêtre découpée dans l'architecture baroque de la ville.

Eulalie humait à pleins poumons l'air marin, contemplait avec ivresse l'eau d'un gris vert pareil aux yeux de Pascal, qui moussait à perte de vue. Eulalie avait toujours redouté la mer, chienne splendide qui monte la garde à tous les coins du pays. Mais qu'elle soit de la même couleur que les yeux de son fils les rapprochait soudain, en faisait presque des amis. Elle resta de longues minutes à la regarder en la remerciant de sa présence ; puis elle se dirigea vers la place des Martyrs.

La place des Martyrs était le cœur vivant de Fond-Zombi, elle était bordée de beaux sabliers qu'avait plantés Victor Hugues lorsqu'il était venu rétablir l'esclavage sur les ordres de Napoléon Bonaparte. Eulalie remontait les allées encombrées et en faisait plusieurs fois le tour avant de prendre place près du kiosque à musique où trois fois la semaine un orchestre municipal interprétait les airs à la mode. À chaque fois, ceux qui étaient assis près d'elle ne manquaient pas d'admirer son petit, remplissant ainsi son cœur de joie et de fierté.

Quel ouélélé que la place des Martyrs ! S'y pressaient des adolescents, garçons et filles mêlés, en rupture d'école, des chômeurs occupés à tenir doctement leur sénat, des servantes en grand costume surveillant leur charge, depuis les bébés bavant et suçant la tétine de leur biberon jusqu'aux petits aventureux courant partout.

Tout ce monde se mettait debout pour regarder le landau que poussait Eulalie. Il y avait à cette curiosité de nombreuses raisons. D'abord, Pascal était d'une beauté remarquable. On n'aurait su dire de quelle race il était. Mais je l'avoue le mot race est obsolète, remplaçons-le au plus vite par un autre. Origine par exemple. On n'aurait su dire de quelle origine il était. Était-il blanc, était-il noir, était-il asiatique ? Ses ancêtres avaient-ils bâti les cités industrielles de l'Europe ? Venait-il de la savane africaine ? Ou d'un pays de la banquise, couvert de neige ? Il était tout cela à la fois. Cette beauté n'était pas la seule cause de la curiosité générale, une rumeur tenace gagnait de plus en plus de terrain. Cette histoire-là n'était pas naturelle. À Eulalie qui, depuis des années, usait ses genoux dans des pèlerinages à Lourdes ou à Lisieux, voilà que le Seigneur avait envoyé un fils et précisément le dimanche de Pâques. Il ne s'agissait pas là d'un hasard mais d'un cadeau bien spécial. Le Père Créateur avait peut-être deux fils et lui avait envoyé le cadet. Un fils métis, quelle jolie idée !

Cette rumeur peu à peu envahit tout Fond-Zombi et atteignit les limites du pays. On en discutait dans les chaumières aussi bien que dans les maisons élégantes et cossues. Quand elle parvint aux oreilles d'Eulalie, celle-ci l'accepta aisément. Seul Jean-Pierre demeura intraitable vis-à-vis de ce qui lui paraissait un blasphème.

3.

Quand Pascal fut âgé de quatre semaines, sa mère décida de le faire baptiser. Par un beau dimanche, l'évêque Altmayer sortit de sa résidence de Saint-Jean-Bosco et laissa tout seuls les orphelins dont il avait la garde, tandis que les cloches des églises sonnaient à toute volée. Eulalie avait vêtu le nourrisson d'une fine casaque de lin blanc au plastron brodé de smocks. Ses petits petons s'agitaient dans des chaussons tricotés au fil DMC mêlé d'or et d'argent. Il était coiffé d'un béguin qui seyait à son visage d'angelot. Ce baptême avait la pompe d'un mariage ou d'un banquet. Trois cents invités, les enfants des catéchismes vêtus de blanc et agitant de petits drapeaux aux couleurs de la Vierge Marie. Des hommes, des femmes en grande tenue.

Juste après le dessert, des glaces parfumées de la façon la plus diverse, un visiteur inconnu se présenta. Son apparence étonna tous ceux qui le virent. Il était vêtu d'un costume de drap rayé d'une coupe assez ancienne et en guise de cravate portait une sorte de fraise. Il était chaussé de bottes vernissées à large revers semblables à celles des trois mousquetaires d'Alexandre Dumas. Le plus étrange, c'est qu'il semblait cacher dans son dos une charge peu naturelle : une bosse ? Une barbe grisonnante couvrait son menton.

Il alla droit vers Eulalie qui minaudait, une coupe de champagne à la main. « Je vous salue Eulalie pleine de grâce, déclara-t-il, j'apporte un cadeau pour l'enfant Pascal. » Là-dessus, il lui tendit le paquet qu'il tenait avec précaution. C'était un vase de terre dans lequel poussait une fleur, une fleur comme Eulalie, pourtant femme de pépiniériste, n'en n'avait jamais admiré. La couleur surtout surprenait : brun clair comme une peau de cypresse, les pétales bouclés qu'on aurait cru découpés dans du velours, entourant un délicat pistil jaune soufre. « Quelle jolie fleur, s'exclama Eulalie, quelle étrange couleur ! – Cette fleur s'appelle *Tété Négresse*, lui expliqua le nouvel arrivant, elle est destinée à faire oublier le Cantique des cantiques. Vous vous rappelez ces propos choquants : *Je suis noire mais je suis belle*. De telles paroles ne doivent plus être prononcées. » Eulalie ne comprit pas le sens de ses objections : « Pourquoi parlez-vous ainsi ? » s'étonna-t-elle. Le silence lui répondit car son interlocuteur avait déjà disparu. Elle se retrouvait seule, son présent à la main et crut avoir rêvé.

Dans son désarroi, elle courut auprès de Jean-Pierre qui se tenait non loin, parmi un groupe d'invités, riant et buvant du champagne. Elle lui raconta l'histoire étrange qui venait de lui arriver. Il haussa les épaules. « Ne t'en fais pas, dit-il, il s'agit sans doute d'un admirateur qui n'a pas osé donner suite à ses compliments, je ferai bon usage de cette fleur. » Il devait tenir parole : bientôt, *Le Jardin d'Éden* compta deux merveilles, la rose Cayenne et la rose Tété Négresse.

Quand Pascal atteignit ses quatre ans, sa mère décida de le mettre à l'école. Cela ne signifiait pas qu'elle en avait assez de le manger de baisers chaque fois qu'il passait près d'elle, de le voir courir, gambader avec la chienne Pompette, faire irruption dans la pépinière. Mais l'instruction est un bien précieux. Celui qui

veut réussir sa vie doit en acquérir le maximum. Jean-Pierre et Eulalie avaient trop souffert d'en avoir été privés.

À douze ans, Jean-Pierre sulfatait déjà les bananeraies d'un grand propriétaire terrien tandis que, plus jeune encore, Eulalie s'asseyait à côté de sa mère pour vendre le poisson que son père avait ramené : chats-bleus, chats-roses, vivaneaux, tanches, grand-gueules, merlus, daurades.

Pascal fut donc inscrit à l'école des sœurs Mara. Les sœurs Mara étaient des jumelles dont on connaissait la mère car, servante au presbytère, chaque vendredi saint, elle s'alitait et présentait les stigmates de la passion du Christ sur ses deux mains et ses deux pieds. Ce n'était un mystère pour personne que ses filles étaient les enfants du révérend père Robin qui avait dirigé la paroisse pendant de longues années avant de transporter ses vieux jours dans une maison de retraite du clergé située près de Saint-Malo. En ces temps-là, les gens ne médisaient pas du comportement des prêtres. Pas de film américain ou français comme *Spotlight* ou *Grâce à Dieu*. Chacun se taisait sur les offenses faites aux commandements de Dieu.

L'école des sœurs Mara se situait dans une élégante construction qui s'élevait au milieu d'une vaste cour sablée où les élèves se démenaient comme des diables lors des récréations. Pour sa rentrée, Pascal portait un ensemble bleu et blanc avec des chaussettes assorties. Les sœurs le reçurent avec effusion, conscientes de la belle prise qu'elles avaient faite en sa personne. Cependant, elles ne tardèrent pas à déchanter.

Pascal ne se révéla pas l'élève qu'elles attendaient. Il rêvassait pendant les cours, ne fréquentait que les enfants les plus pauvres et n'avait rien de plus pressé à faire que de se précipiter à la cuisine où deux servantes mal payées préparaient les repas de la cantine. Il leur prodiguait caresses et bons mots. Celles-ci en

retour ne ménageaient pas leurs gâteries. N'eût été la relation qu'elles entretenaient avec Eulalie, les sœurs Mara auraient renvoyé Pascal.

Le lendemain de l'anniversaire de ses cinq ans, Eulalie conduisit Pascal jusqu'à la cabane qui s'élevait au fond du jardin tandis que Jean-Pierre, toujours *nofrappe*, les suivait en traînant les pieds. La cabane était d'une grande propreté. Dans un coin étaient entassés les sacs d'engrais et de désherbant tandis que le sol était recouvert de graviers blancs. Eulalie se tourna vers Pascal : « J'ai un aveu important à te faire : je t'aime, tu le sais, mais je ne t'ai pas porté dans mon ventre, tu n'es pas non plus issu de son sperme », ajouta-t-elle en désignant Jean-Pierre. « Qu'est-ce que cela veut dire ? » s'exclama Pascal interdit.

À ses yeux, l'histoire était peu commune. Si la majorité des enfants du pays ne connaissaient pas leur père, ils savaient bien qui était leur mère. C'était celle qui trimait, qui suait pour leur acheter des vêtements et pour les envoyer à l'école. « Je veux dire, poursuivit Eulalie, qu'un dimanche de Pâques, nous t'avons trouvé dans cette cabane et t'avons adopté comme notre fils. – Qui sont mes vrais parents ? » interrogea Pascal d'une voix pleine de larmes. C'est alors qu'Eulalie lui confia le récit de ses origines supprimées.

C'est étrange, pendant quelques années, Pascal n'attachait pas d'importance à cette confession, pas plus qu'aux ragots qui lui revenaient en foule concernant son origine. Il savait qu'il était né dans une terre de l'oralité où les mensonges ont plus de force que la vérité. Puis, sans savoir pourquoi, il se mit à leur prêter attention car il est plus agréable d'être fils de Dieu que fils de gueux. Cela devint une véritable obsession.

Il s'arrêtait et considérait le ciel. Il s'était entrouvert une seconde fois et le mystère de l'incarnation s'était reproduit. Cette fois, le Créateur avait été prudent. Il avait fait de son fils un métis, un sang-mêlé, afin qu'aucune race ne prenne l'avantage sur les autres comme cela s'était produit dans le passé. Le point faible était qu'il n'avait pas expliqué à son descendant ce qu'il attendait exactement de lui. Qu'espérait-il faire de ce monde zébré d'attentats et marqué de violence ?

À force de réfléchir à cette énigme, le caractère de Pascal s'al-téra. Chez lui, des périodes d'excitation succédaient à des périodes de silence profond. Il s'interrogeait constamment sur ses origines et s'irritait du silence dans lequel Eulalie et Jean-Pierre étaient retombés à ce sujet comme s'ils n'avaient plus rien à lui révéler.

Il s'entendait mieux avec son père qu'avec sa mère, car il n'ap-préciait pas l'éducation que celle-ci lui donnait : leçons de piano avec Monsieur Démon, que sa famille avait exclu parce qu'il s'était marié avec une mulâtresse. Eulalie lui reprochait de ne pas lire suffisamment. Elle s'encolérait à cause de ses fréquentations, car il recherchait la compagnie des enfants sans naissance, comme lui-même.

4.

Quand Pascal eut sept ans, sa mère l'inscrivit au catéchisme afin qu'il reçoive les leçons du père Lebris. Homme de Dieu, le père Lebris aurait pu discuter avec lui de la rumeur qui ne cessait d'enfler sur ses origines. Malheureusement, il n'en fit rien. Il se borna à traiter Pascal comme un privilégié. Le jour de l'Ascension, il le plaçait en tête de la procession qui grim-pait depuis la cathédrale jusqu'à l'église de Massabielle. Les mauvaises langues disaient que le père Lebris avait peur de déplaire à Eulalie car celle-ci était riche et avait le cœur sur la main, ne manquant jamais une bonne œuvre, une aide aux déshérités de la paroisse.

À ses dix-huit ans, son baccalauréat en poche, sans mention, ni félicitations du jury, car, disons la vérité, Pascal était un élève assez médiocre, un rêveur, il décida de chercher du travail. La route était toute tracée : il suffisait d'obtenir une place au *Jardin d'Éden*. Malheureusement, il n'aimait ni les plantes en pot ni les fleurs, même celles qui sont jolies et dégagent une plaisante odeur. Son rêve était d'ouvrir une crèche ou un jardin d'enfants. Il était obsédé par l'injonction : *laissez venir à moi les petits enfants*, non parce que le royaume de Dieu leur appartient mais parce qu'à cet âge tendre ils possèdent la tolérance

et le désir d'un monde harmonieux. Il n'osa pas s'ouvrir de ses désirs à Jean-Pierre car il craignait la dépense. Le 1^{er} avril, jour des canulars, il entra au *Jardin d'Éden* au rayon des plantes grasses : aloe vera, echeveria, sansevière, pandanus, cactus de Noël et porcelaine.

À cette époque-là, il se produisit une transformation radicale dans son apparence. Le petit garçon au visage d'angelot et à la beauté insaisissable disparut, remplacé par un mâle que les femmes auraient bien aimé avoir dans leur lit. Ses chemises de coton s'ouvraient sur une poitrine taillée à l'équerre. Son ventre était plat et, en dessous, son pénis s'allongea de plusieurs centimètres au point qu'il lui devint difficile de le caser dans les slips Petit Bateau qu'Eulalie lui achetait. Cette transformation était d'autant plus remarquable qu'elle se limitait au seul physique. Pascal restait timide. Il gardait une voix douce, parfois zézéyante, et de grands yeux pleins de rêves, comme s'il tentait perpétuellement de résoudre la mystérieuse équation qu'était sa vie.

À quelque temps de là, il se produisit un événement qui eut des conséquences très profondes. Nos pays sont lents et pusillanimes, ils ne voient pas ce qui crève les yeux. Alors que Jean-Pierre marchait déjà sur ses soixante ans et souffrait d'une sévère arthrose au genou droit, il fut subitement reconnu comme un créateur d'exception et, à ce titre, décoré d'une médaille d'excellence qu'il devait recevoir à Porte Océane, deuxième ville du pays.

N'avait-il pas inventé deux fleurs, deux roses, la rose Cayenne et la rose Tété Négresse dont la beauté était insurpassable à travers le monde ? Bien que le Kenya se spécialise dans la vente des fleurs et se vante de posséder les plus beaux jardins qui soient, Jean-Pierre parvenait à placer ses commandes dans les lieux les

plus lointains, à Tripoli, Ankara et Istanbul. Chose curieuse, Eulalie ne fut pas associée à cet honneur. On le savait pourtant, elle était réveillée dès quatre heures du matin et disposait les fleurs en bouquets, en gerbes, en couronnes. Elle choisissait les emballages les plus seyants et était surtout habile à nouer le bolduc. Mais elle était femme. À ce titre, elle ne pouvait être que l'assistante du génie. Sans se poser trop de questions, Jean-Pierre accepta cette distinction avec gratitude.

Pour faire le voyage jusqu'à Porte Océane, il loua une Mercedes-Benz dernier modèle. De Fond-Zombi à Porte Océane, le chemin compte de nombreux kilomètres. Il faut d'abord longer la mer qui s'étend comme un tapis de velours, çà et là piqueté d'étoiles, puis pénétrer dans d'épaisses forêts qui barrent l'horizon.

Assis sur le siège avant à côté de son père, Pascal regardait le paysage de tous ses yeux. La proximité de la mer emplissait toujours son cœur d'une sorte de tristesse car il s'y baignait rarement alors qu'il aurait voulu s'y perdre entièrement chaque jour. Jean-Pierre et Eulalie, trop âgés, ne fréquentaient plus guère les plages, la seule exception étant le lundi de Pâques où la famille dégustait traditionnellement une sauce au crabe et aux épinards.

Porte Océane s'étalait au fond d'une baie bien abritée où, autrefois, les navires négriers chargés de leur triste cargaison se pressaient. Aujourd'hui, les paquebots de croisière avaient remplacé les négriers. Dès dix heures du matin, des touristes de toute couleur et de toute origine – Chinois, Japonais, Français, Allemands, Américains – envahissaient ses rues, ses places et ses marchés. C'était une cacophonie de langues et de couleurs quand ils marchandait les trésors de la région.

Le palais où Jean-Pierre devait recevoir sa médaille s'appelait le Rialto, un bâtiment de rêve, une folie conçue en 1943 par les soins d'un milliardaire italien, Massimo Coppini. Grand ami du Duce, Benito Mussolini, Massimo Coppini avait à l'évidence plus de nez que ce dernier car il s'était enfui d'Italie avec sa fortune considérable avant la débâcle du Troisième Reich. Le Rialto abritait une enfilade de salons plus luxueux les uns que les autres, décorés des tableaux des meilleurs artistes de la région. On admirait surtout une toile de Nelson Amandras, artiste originaire du Venezuela et une « Ville imaginaire » peinte par le Haïtien Préfète Duffaut. En même temps, car on sait que l'être humain n'est jamais ni entièrement blanc ni entièrement noir, Massimo Coppini n'était pas seulement un pourfendeur de Juifs, il avait le cœur sur la main et avait donné des preuves éclatantes de sa bonté. Il avait fait construire une série de crèches dénommées *La Goutte de lait* où les mères célibataires pouvaient loger gratis avec leurs nourrissons.

Comme Jean-Pierre, Eulalie et Pascal avaient traversé la vaste cour dallée, orgueil du Rialto, ils s'aperçurent avec stupeur que l'entrée était barrée. Des hommes vêtus de tricots noirs imprimés en lettres blanches ou brodés grossièrement du slogan *Égalité pour Tous* examinaient farouchement les cartons d'invitation. À ceux qui avaient la malchance de ne pas en avoir, ils exigeaient sur-le-champ la somme de 10 euros. Cette scène était trop choquante pour que Pascal se borne à suivre ses parents à l'intérieur du palais, à se mêler aux invités la bouche pleine de paroles superficielles.

Il avisa un gringalet de son âge, le torse perdu dans une chemise de coton délavé à grands carreaux et les hanches serrées dans un jean d'aussi piètre apparence. Ses cheveux emmêlés lui tombaient jusqu'aux épaules. « Que se passe-t-il ? lui demanda

Pascal. Pourquoi fait-on payer l'entrée ? Pourquoi transforme-t-on le Rialto en caverne de voleurs ? » Le jeune homme ne se laissa pas démonter. « Voleurs, répliqua-t-il, ce n'est pas eux qui méritent d'être appelés ainsi. Tu as devant toi les ouvriers de l'entreprise nationalisée *Le Bon Kaffé*. – *Le Bon Kaffé* », répéta Pascal sans comprendre. Le jeune homme se tâta le front d'une manière significative et persifla : « Eh bien, tu suis les nouvelles, toi ! Depuis des semaines, ces malheureux arpentent le pays d'un bout à l'autre quand ils ne se font pas jeter en prison ou tabasser par la police, et tu demandes qui sont les ouvriers du *Bon Kaffé* ? »

En effet, maintenant qu'il y songeait, Pascal avait vu de nombreux reportages télévisés qui illustraient ce mouvement de révolte populaire mais il n'y avait guère prêté d'attention. Certes, il savait que sur cette terre d'aucuns s'en vont le ventre vide alors que d'autres mangent les mets les plus fins, que certains n'ont pas d'éducation et ne savent pas ce que leur avenir décidera. Mais ces considérations ne lui ôtaient pas le sommeil.

« Ne t'énerve pas, dit-il, viens, je t'offre un pot. » Les deux garçons eurent beau parcourir les rues et les avenues avoisinantes, tous les commerçants avaient baissé leur rideau de fer. Ils finirent par trouver un bar dans une artère latérale qui surplombait la mer. On aurait cru qu'en écartant les bras et en se lançant tête première, on pouvait l'atteindre et se perdre dans ses flots.

Le gringalet se présenta : « Je m'appelle José Dampierre. Mon père, Nelson Bouchara, est le Syrien le plus riche de ce foutu pays. Il est arrivé avec pour tout bien, tout potage, la chemise à carreaux qu'il portait. Maintenant, il roule sur l'or. Malheureusement, nous n'avons jamais vu la couleur de son argent. Il s'est contenté de faire quatre garçons à ma mère dont le dernier, Alexandre,

L'ÉVANGILE DU NOUVEAU MONDE

est muet. Tu entends cela : muet, sourd-muet. » Pascal lui tendit son paquet de cigarettes. Et José s'exclama : « Des Lucky Strike, des Lucky Strike ! Je n'ai jamais de ma vie fumé de cigarettes américaines. »

5.

Pascal et José ne tardèrent pas à devenir inséparables. N'en pouvant plus de voir sa mère s'agenouiller dans l'eau sale pour récupérer les planchers des nantis tout en faisant enfant sur enfant pour le Syrien le plus riche du pays, à ses dix-sept ans, José avait claqué la porte du taudis familial. Il avait quitté Fond-Zombi et s'était installé à Bois Jolan chez un demi-frère de sa mère qui était aussi son parrain et était mort sans enfant.

Bois Jolan est une des communes les plus pauvres du pays. Rien ne surpasse la laideur de ses cases décaties et bancales. Mais c'est aussi le royaume de la mer. Quand elle est de bonne humeur, douce, douce, celle-ci vient lécher le sable étincelant. Quand elle est en colère, elle lance ses vagues et tonne d'une voix furieuse. La nuit, elle s'apaise et fredonne de sa voix de gorge inimitable.

Quand José avait quitté Fond-Zombi, il avait emmené avec lui son plus jeune frère Alexandre, car sa mère ne parvenait pas à payer la maigre rétribution que lui demandait l'institut Mortimer. Alexandre était un garçon de dix ans, beau et délicat comme une petite fille. Il ne pouvait parler, certes, mais il savait rire. De quoi ? Sans doute de chimères, de billevesées qui lui traversaient la tête. Toute la journée, un roucoulement pareil à

celui des tourterelles, des cris plus ou moins aigus, mais toujours harmonieux, lui sortaient de la bouche. José l'adorait et bientôt, Pascal en fit autant.

Pascal aima tout de suite vivre à Bois Jolan, si différent du cadre dans lequel il avait grandi : hommes assis sur le sable et ravaudant leurs filets dans un torrent de blagues à faire rire un mort, ménagères coiffées à choux traînant leurs savates, odeur de saumure des poissons mis à fumer, tant et si bien qu'il finit par s'installer de façon permanente avec José. Chose étrange, il ne songea pas à lui faire des confidences sur son origine et ne lui révéla pas l'identité supposée de son père.

La nuit où il prit la décision de vivre de façon permanente avec José, il eut un rêve : un homme, dont il ne distinguait pas le visage, lui soufflait avec un fort accent étranger, espagnol ? « Désormais, je te ferai pêcheur d'hommes. » Il s'éveilla frissonnant dans la nuit épaisse. Pêcheur d'hommes, qu'est-ce que cela signifiait ? Les hommes ne sont pas des poissons qu'on admire, rouges ou joliment bariolés de bleu, à travers la paroi d'un aquarium. Ils ne sont pas faciles à manipuler, ils sont rétifs et chacun d'entre eux ne veut en faire qu'à sa tête.

José et Alexandre ne traitaient pas Pascal comme un messie mais comme un grand frère, particulièrement cher à leur cœur. Chaque jour, laissant Alexandre endormi sur le tas de hardes qui lui servait de literie, José et Pascal montaient à bord d'un saintois et s'en allaient pêcher dans le devant-jour. C'était comme au premier matin du monde. Tout était du même blanc laiteux. On n'entendait aucun bruit, seuls les chuchotements des esprits s'ébrouant à l'heure du réveil et vaquant à leurs premières occupations. Une seule chose désolait Pascal, il ne ramenait au rivage qu'un lot dérisoire qui recouvrait à peine le fond du canot.

Pour remédier à cela, il avait une idée en tête : « Si nous allions poser nos casiers près de l'îlet Bornéo, ne penses-tu pas que nos prises seraient meilleures ? » ne cessait-il de proposer à José ; celui-ci hochait négativement la tête et répondait à chaque fois : « Sur l'îlet Bornéo, pas un arbre ne pousse, il n'y a que du sable et de rares cactus ; si nous allions y poser nos casiers, en quelques minutes, nous serions brûlés comme des torches. »

Un jour, contre toute attente, José se laissa convaincre. À première vue, ses réticences étaient justifiées. L'îlet Bornéo, roussi et pelé, n'abritait que des cactus rabougris émergeant du sol pierreux et quelques cabanes décrépites, où autrefois les pêcheurs mettaient le poisson à sécher ou à fumer. Cependant, le lendemain quand ils vinrent relever leurs nasses, le butin qu'ils découvrirent dépassait toutes leurs espérances : des tanches, des balarous, des vieilles, des coulirous, des vivaneaux, des daurades, des grand-gueules et même des petits requins blancs entassés dans les casiers. La barque se trouvait si alourdie qu'elle n'obéissait plus aux commandes et qu'ils mirent des heures à rejoindre Bois Jolan.

Que de poissons, que de poissons ! En un clin d'œil, la nouvelle s'était répandue à travers tout le village et ce fut une ruée vers le bord de mer.

Pour comprendre ce déchaînement, il faut savoir que jadis, avant que des vedettes japonaises et chinoises n'aient accompli leur œuvre de mort, le poisson était roi dans le pays. Les anciens se rappelaient le bon vieux temps où il n'existait pas d'espèces protégées. Tout était bon à manger. Partout, des restaurants se faisaient une excellente réputation en offrant des blaffs et des brochettes composés avec le poisson de Bois Jolan, alors que, dans toutes les cuisines, flottaient les effluves des courts-bouillons, assaisonnés ou non de piment *bonda man Jacques*. Les pêcheurs

pesaient dans leur balance Roberval des kilos de tortue à chair verte, des tranches de thon dont le sang est pareil à celui des humains et, habilement, défonçaient les conques des lambis pour en extirper la chair. Ils n'oubliaient pas non plus de démêler les longs bras hérissés de ventouses des chatrous.

Ce fut la première des pêches miraculeuses de Pascal, comme on les baptisa très vite à travers le pays. Elles donnaient lieu à des rixes, à des échauffourées, à de vives querelles. Elles auraient pu conduire à de véritables émeutes si le maire de Bois Jolan, Norbert Pacheco, n'était intervenu.

Un drôle de corps, ce Norbert Pacheco, il n'était pas seulement le maire de Bois Jolan mais il occupait aussi un poste très important à la direction de l'entreprise nationalisée *Le Bon Kaffé*. Quand les ouvriers avaient commencé leurs marches et leurs manifestations à travers tout le pays, il avait lâché sur eux des escadrons de gendarmes qui les avaient tabassés avant de les jeter en prison.

Le Bon Kaffé donnait du travail aux trois quarts des hommes et des femmes valides du pays. Sur les dépliants touristiques, elle se vantait de ses réalisations sociales. Elle offrait à ses employés, pour un loyer modique, des appartements spacieux situés dans les tours en béton qui champignonnaient un peu partout. Elle possédait aussi deux lycées et un collège, où les parents étaient prêts à tout pour faire admettre leurs enfants. Là, les élèves portaient un coquet uniforme rayé et étaient coiffés d'un chapeau panama qui venait directement de l'Amérique latine.

La réalité était tout autre, les ouvriers du *Bon Kaffé* se plaignaient d'être exploités et de toucher les salaires les plus faibles qu'on puisse imaginer, ce qui expliquait leur mécontentement.

Aux premières manifestations à Bois Jolan, Norbert Pacheco avait eu recours à ses vieilles habitudes. Il avait dépêché sur la

L'ÉVANGILE DU NOUVEAU MONDE

plage des escadrons de gendarmerie qui forcèrent les acheteurs à se mettre en file indienne et à s'abstenir de tout commentaire. Désormais, le retour au calme était à ce prix-là.

6.

Ce fut après la quatrième pêche miraculeuse que Pascal confia à José son origine supposée. Celui-ci le laissa parler puis l'interrompit en riant : « Il y a longtemps que j'avais entendu cette histoire-là. Est-ce une blague ou la prends-tu au sérieux ? » Pascal ne sut que répondre et avoua après un silence : « Je n'en sais rien moi-même. Je voudrais bien être sûr de ce que l'on raconte. » Les deux amis ne revinrent plus sur ce sujet.

Les mois passèrent et Pascal reçut une visite qu'il n'attendait pas, celle de Jean-Pierre. Il était seul, José ayant accompagné Alexandre à l'institut Mortimer. Le père et le fils ne s'étaient pas revus depuis plus d'un an. C'est lâchement par lettre que Pascal avait informé ses parents qu'il quittait *Le Jardin d'Éden* pour s'installer définitivement avec José à Bois Jolan ; il n'avait pas osé dire qu'il n'était pas véritablement leur fils et qu'il cherchait constamment à définir la mission que certains lui attribuaient. Il s'était borné à accumuler des arguments confus, alambiqués qui trahissaient les hésitations de son cœur et les remords qu'il éprouvait. Il avançait qu'il allait avoir vingt ans et était parfaitement capable de décider de son avenir. En outre, ils le savaient, il n'avait jamais aimé le milieu bourgeois dans lequel ils le forçaient

à vivre, son arrogance et son indifférence égoïste à l'endroit de tout ce qui ne le concernait pas directement.

La vérité était tout autre cependant. Tous les enfants adoptés passent par cette phase, les psychologues le répètent à l'envi. Les soins qu'ils reçoivent de leurs parents adoptifs tendent à être minimisés et le souci de leur véritable origine les obsède. Il ne connaîtrait jamais les baisers de sa véritable mère, sa tendresse, le goût et l'odeur de sa peau. Parfois, il lui arrivait de suivre des étrangères dans la rue, séduit qu'il était par leurs formes maternelles. Sa vie s'étendait entre deux pôles qui lui échappaient entièrement : savoir d'où il venait et où il allait.

Jean-Pierre gara son pick-up devant la case de José et en descendit péniblement. Pascal le regarda s'approcher, le cœur serré. Il n'aurait jamais imaginé combien son père avait pu vieillir en si peu de temps. À présent, il était chauve, ventripotent et surtout, il marchait avec beaucoup de peine, traînant les pieds et s'arrêtant par instants pour souffler. Les deux hommes s'embrassèrent. « Qu'est-ce qui t'arrive ? De quoi souffres-tu ? s'inquiéta Pascal. – Les médecins disent que c'est de l'arthrose, répondit Jean-Pierre, un phénomène banal, fréquent à mon âge mais bien pénible. » Il se laissa tomber lourdement sur une chaise et expliqua : « Ce sont mes jambes, gémit-il, je me demande si bientôt je pourrai encore marcher. »

Pascal releva le pantalon de toile grise que son père portait et découvrit deux membres rougeâtres, enflés, recouverts d'une peau qu'on aurait dit écailleuse, translucide et parcourue de taches sombres. Il les massa doucement. Au bout d'un moment, il ordonna : « Lève-toi et marche. » Jean-Pierre obéit et fit quelques pas au hasard à travers la pièce, s'exclamant avec étonnement : « Qu'est-ce que tu as dans les mains ? Déjà, j'ai moins mal. »

Le père et le fils se regardèrent avec une affection un peu larmoyante, puis Jean-Pierre se ressaisit : « Ce n'est pas pour te montrer mes vieilles jambes que je suis venu jusqu'ici. Je suis venu te demander de rentrer à la maison. Ta mère et moi, nous sommes du même avis. Il n'est pas normal qu'avec l'éducation que nous t'avons donnée dans les meilleures écoles, t'en souviens-tu, tu fasses un métier aussi misérable que celui de pêcheur. »

Pascal fut offusqué mais Jean-Pierre poursuivit sans baisser la voix : « Je ne te dis pas tout. Ta mère est en très mauvaise santé, un cancer en phase terminale ; je me demande si elle finira l'année avec nous. » Les deux hommes bavardèrent encore quelques minutes puis Jean-Pierre regagna le parking qui jouxtait la berge sur ses jambes soudain ragaillardies et s'installa au volant de sa voiture.

Resté seul, Pascal sentit les larmes lui venir aux yeux. Ainsi donc, il n'était qu'un ingrat : sa mère était gravement malade et il l'ignorait. Il se rappelait les gâteries dont Eulalie l'avait couvert, ses paroles affectueuses et toujours élogieuses. Sa décision fut prise. Quand José revint de Fond-Zombi, il lui annonça qu'il allait quitter Bois Jolan et retourner auprès de ses parents au *Jardin d'Éden*. José tenta de l'en dissuader mais il tint bon.

Comme d'habitude, après le dîner, les deux hommes se rendirent au *Joyeux Noël*, un bar qu'ils affectionnaient. Le nom de ce bar cachait une plaisanterie que seuls pouvaient comprendre les initiés. Le propriétaire avait pour prénom Joyeux, il était le sixième fils de Manuel et Rosa Noël qui n'avaient eu que des garçons. L'appelant Joyeux Noël, ils entendaient signifier au destin qu'ils ne voulaient pas d'autre garçon. Cet étrange stratagème avait réussi car, au terme de sa grossesse suivante, Rosa avait accouché d'une fille que les parents avaient baptisée Bienvenue.

Le bar *Joyeux Noël* occupait une case ouverte sur la mer. L'atmosphère qui y régnait était des plus chaleureuses. Joyeux Noël était un gros homme, la face placide, les lèvres perpétuellement distendues par un sourire de bon accueil. La musique d'un vieux phonographe braillait les biguines à la mode. À toutes les tables étaient assis des boit-sans-soif vidant leurs verres de rhum. À peine José et Pascal furent-ils installés que José, très populaire dans cet endroit, s'éclipsa pour serrer des mains ou pincer les fesses des serveuses qu'il connaissait parfaitement bien. Habitué à ses manies, Pascal en éprouva de l'agacement comme à chaque fois. Pour se donner une contenance, il se versa un verre de jus de prune de cythère.

C'est alors qu'un homme s'approcha de la table. Pascal eut l'étrange impression de le connaître, de l'avoir déjà vu auparavant, mais le nouveau venu ne fit aucun geste de reconnaissance. Il était d'apparence peu banale. Il portait un étrange costume à rayures d'une coupe ancienne. Autour de son cou, la cravate était remplacée par une sorte de fraise blanche et mousseuse. Le plus surprenant dans son apparence, c'est qu'un objet semblait être dissimulé sous sa veste de coutil rayée et gonflait son dos. Une bosse ? Il tenait à la main un paquet soigneusement enveloppé. « Est-ce que je peux m'asseoir avec vous ? » demanda-t-il. Un peu surpris, Pascal eut toutefois un geste d'assentiment.

Une fois assis, l'autre défit le paquet qu'il portait et découvrit une rose d'un brun clair que Pascal reconnut avec étonnement. « Une Tété Négresse ! Vous croyez sans doute que c'est la rose de votre père ? Il n'a pas inventé la Tété Négresse. Si je ne l'ai jamais dénoncé, c'est par égard pour vous. En réalité, votre père n'a fait que me copier. C'est moi qui suis le créateur de cette merveille, je l'ai offerte à votre mère le jour de votre baptême, et voyez ce qui en est advenu. »

Pascal le regarda avec colère. Il avait toujours cru que Jean-Pierre était l'inventeur de la rose Tété Négresse. Mais à ce moment, le phonographe du bar hurla plus fort et la musique envahit toute la pièce. Choqué, Pascal s'exclama : « Que me dites-vous là ? » L'inconnu se leva : « Sortons d'ici, j'ai beaucoup d'autres choses à vous raconter. » Pascal lui obéit et les deux hommes disparurent dans la nuit.

Quand José revint s'asseoir quelques minutes plus tard, il trouva la table vide. Où était passé son compagnon ? Quand il fut lassé de son tête-à-tête avec un verre à moitié vide et une bouteille de rhum à peine entamée, José sortit sur la terrasse qui surplombait la mer. De là, on apercevait les lueurs de Porte Océane et celles plus faibles, comme embrumées, de l'île de Pangolin toute proche : l'île de Pangolin avait vécu une destinée peu commune. D'abord taxée de lupanar de l'Occident par les essayistes du tiers-monde, comme Cuba et plusieurs pays de l'Amérique latine, elle avait, elle aussi, accompli sa révolution et était devenue une vertueuse république où le tourisme était interdit. À présent, elle faisait peur à tout le monde et l'on chuchotait que la vie n'y avait pas bon goût.

Qu'est-ce qui donne bon goût à la vie ? À dire vrai, José n'avait pas ces pensées en tête. Tout ce qui l'inquiétait, c'était l'absence de Pascal. Il descendit quatre à quatre les marches qui menaient aux toilettes : deux urinoirs ébréchés et une cabine qui fermait mal, le tout puant l'urine. « Est-ce que vous avez vu mon ami Pascal ? » demanda-t-il à la dame pipi qui, le nez chaussé de lunettes, brodait un linge d'enfant. Elle secoua la tête et répondit : « Non, je ne l'ai pas vu aujourd'hui. »

José, de plus en plus inquiet, courut au-dehors. Bois Jolan, qui pendant des heures avait cuit et recuit dans la chaleur du jour, commençait de vivre avec les brises qu'amenait enfin le soir.

Après avoir fait le tour de la place des Insurgés, José s'engagea dans la rue des Pas-Perdus et alla toquer à la porte de Carmen, une fille avec qui il faisait l'amour gratis. Il chercha Pascal toute la nuit, bientôt aidé de son jeune frère Alexandre et de plusieurs amis qui habitaient non loin de chez lui. Il téléphona à Jean-Pierre qui lui répondit avec un vif étonnement qu'il n'avait pas vu Pascal. Il descendit même jusqu'à Fond-Zombi, distante d'une vingtaine de kilomètres. Là, il entra dans une demi-douzaine de bars. Il fit trois fois le tour de la place des Martyrs, en vain. Pascal restait introuvable. Bientôt le pays dut se faire une raison : Pascal avait disparu.

Ceux qui ne l'aimaient pas eurent une explication toute trouvée : Pascal s'était endormi sur un banc public, la police était venue le réveiller. Comme il ne pouvait produire de titre d'identité, elle l'avait embarqué et enfermé pour ce délit. L'absence de Pascal dura près de deux mois et un beau jour, il réapparut.

7.

Un matin, il réapparut chez ses parents au *Jardin d'Éden* dans le vieux pyjama de pilou bleu qu'il affectionnait. Il s'était réveillé quelques heures auparavant, vêtu de cette manière. Il regardait autour de lui la chambre si familière, avec ses jouets d'enfant et cette grande photographie de Che Guevara car il trouvait le leader très beau, très élégant, avec son béret et son costume de combattant.

Assis dans la salle à manger, ses parents prenaient leur petit déjeuner, copieux comme à l'accoutumée, car le chagrin ne leur coupait pas l'appétit : melon sucré, chocolat au lait, croissants faits maison. Voyant son fils qu'elle avait tant pleuré, Eulalie manqua s'évanouir : « Toi ! Toi ! s'écria-t-elle, la main posée sur le cœur pour en contenir les battements, d'où sors-tu ? Où étais-tu passé ? »

Pascal s'assit avec flegme et se versa une tasse de chocolat. « Pourquoi me demandes-tu les mêmes choses ? dit-il froidement. Est-ce que tu ne sais pas que je dois avant tout comprendre le monde, être au courant de sa structure la plus profonde ? » Souffletée par cette réponse ferme, Eulalie fondit en larmes mais au lieu de consoler sa mère, Pascal haussa les épaules et retourna dans sa chambre.

Par la suite, Pascal ne donna pas d'information sur ce qui s'était passé pendant ces deux mois, il semblait ne pas le savoir lui-même. Si Jean-Pierre, homme pudique et discret, respecta ce silence, il n'en était pas de même d'Eulalie. Comme toujours, possessive, autoritaire, intolérante, elle bombardait son fils de questions. « Il y a au moins des choses dont tu te souviens. Es-tu allé très loin ? » demandait-elle. Pascal hochait la tête et répondait d'un ton vague :

– Il me semble que le pays où je me trouvais était désertique, hérissé de dunes sablonneuses, parcouru la nuit par un vent glacial. Il me semble que je dormais sous une tente.

– As-tu vu ton vrai père ? insistait Eulalie.

– Hélas, non, répondait Pascal. Si je l'ai vu, je n'en garde aucun souvenir.

Ce que l'on peut affirmer, c'est qu'à son retour le caractère de Pascal changea. Lui qui était toujours enjoué, qui avait toujours le mot pour rire, devint solennel, sentencieux, un peu prêchi-prêcha. Son origine était devenue plus que jamais une obsession et une énigme qu'il cherchait constamment à résoudre. Il devint aussi pédant. Ses sujets de conversation favoris devinrent l'esclavage et les colonisations, la mise sous tutelle et l'exclusion de sociétés tout entières et surtout la place et le rôle de Dieu dans le monde. Il aimait plus que tout à parler des découvertes. Il fustigeait alors ce sale métèque de Christophe Colomb qui, après avoir effrayé les Amérindiens en brandissant des croix gigantesques sur leurs plages, les avait exterminés du premier jusqu'au dernier.

Ceux qui l'entendaient hochaient la tête avec stupeur. Cela ne ressemblait pas du tout à ce qu'ils avaient appris à l'école. Comment se reconnaître dans des histoires si différentes ? N'existait-il pas une vérité vraie qui ferait pièce à tous les

travestissements ? Peut-être n'y avait-il pas de vérité unique. Il n'existait que des interprétations.

José qu'il ennuyait se mit à l'éviter. Aussi les pêches miraculeuses s'espacèrent-elles avant de disparaître complètement, ce qui fut du plus mauvais effet. À quoi servait donc Pascal ? C'est à ce moment que, par un coup de veine extraordinaire, José se vit attribuer une bourse pour étudier la mécanique dans une école américaine. Il quitta le pays. La veille de son départ, bien décidé à ignorer les regards de mépris que Eulalie jetait à son jean délavé et à sa mauvaise chemise de coton, il vint faire ses adieux à son ami : « J'entends dire partout que l'Amérique est le pays des merveilles, fit-il, sitôt que je le pourrai, je ferai venir Alexandre et les docteurs retrouveront sa voix là où elle est cachée. » Pascal lui prit la main affectueusement : « Surtout ne te fais pas de soucis, je veillerai sur lui. »

Il tint parole. Il alla même jusqu'à recruter Alexandre dans le *Jardin d'Éden*. Mais celui-ci s'y ennuya. La mer lui manquait, son odeur et ses caprices de grande folle gâtée. Un matin, Alexandre ne reparut pas pour son travail et Pascal comprit qu'il ne fallait pas le chercher.

Une fois José parti pour l'Amérique, Pascal se retrouva sans ami et vécut dans une solitude extrême. Il tenta de se rapprocher des ouvriers du *Jardin d'Éden* mais ceux-ci furent réticents et l'accueillirent avec beaucoup de réserve. Pour eux, il était le fils des patrons. Cette attitude exaspéra Pascal : enfant des patrons ? Il était plutôt le fils de personne. Il ne connaissait ni son père ni sa mère. Les psychiatres disent que le fœtus est sensible très tôt aux battements du cœur de sa mère, ensuite, il reconnaît sa voix. Pour lui, silence total, ni battement de cœur, ni écho de la voix maternelle.

Dans son désarroi, il acheta une moto, Pégase, avec laquelle il fit de longues randonnées sur la route qui longeait la mer. Parfois il poussait jusqu'à Porte Océane, ville qu'il aimait beaucoup. Alors que Fond-Zombi s'était modernisée, remplaçant ses maisons de bois hautes et basses par des cubes de béton surmontés d'une terrasse aplatie, Porte Océane restait vieillotte. Ses quais fleuraient bon la morue salée et le rhum, entreposés dans de vastes magasins où le soleil et l'air ne pénétraient que rarement.

Les mois qui suivirent furent surtout marqués par l'aggravation de l'état de santé d'Eulalie. Elle quittait rarement son lit et passait de longues heures étendue dans une chaise longue placée sur la terrasse, où elle feuilletait distraitement des revues et des livres bon marché.

Elle n'avait jamais connu une bonne santé, Eulalie ! Petite, quand ce n'était pas les traditionnelles coqueluche, rougeole ou varicelle, c'était la bronchite, la pneumonie, la pleurésie. À douze ans elle avait failli mourir d'une fièvre scarlatine, maladie très rare dans le pays, qu'elle avait contractée on ne sait où. À dix-sept ans, quand elle avait fait la connaissance de Jean-Pierre, tous les trois mois, elle s'évanouissait, perdait son sang et faisait une fausse couche. Cet état de choses finit par l'inquiéter. En conséquence, elle alla consulter le vieux docteur Georgelin qui, avant elle, avait soigné sa mère et sa grand-mère. Il la soumit à une batterie de tests fort compliqués puis lui donna rendez-vous dans son cabinet. Là, il lui dit gravement : « Je crois que si vous voulez rester en vie, vous feriez mieux d'adopter. »

Jean-Pierre et elle obéirent à ce conseil et se mirent à visiter l'établissement Saint-Jean-Bosco ainsi que tous les orphelinats du pays. Cependant ils ne parvinrent pas à se décider. Cet enfant-là était trop blanc, celui-là trop noir, celui-là enfin trop coolie. Dans leur désarroi, ils ne savaient où donner de la tête quand Dieu

leur avait fait ce magnifique cadeau : un dimanche de Pâques, Il leur avait donné Pascal.

Malgré l'aggravation de son état de santé, Eulalie restait fort gaie, la tête toujours remplie d'idées et de projets. C'est ainsi qu'un soir au dîner, avec une joie exubérante, elle annonça à Jean-Pierre et Pascal une grande nouvelle : Tina se mariait. Qui était Tina ? C'était la fille de Marelle, une femme qui pendant trente ans avait récuré et lavé les planchers du *Jardin d'Éden*. Tina avait été la compagne de jeux de Pascal et la famille Ballandra l'avait vue passer du stade d'enfant un peu replète à celui de jeune fille élégante et fort aguichante.

Tina, comme sa mère avant elle, faisait des ménages. Aussi Eulalie était très fière de ce mariage à l'église. En effet, Milou, un employé de la voirie municipale, tenait à lui passer la bague au doigt, comme à une bourgeoise, une fille bien née.

Un samedi, Jean-Pierre, Eulalie et Pascal se rendirent donc à la cathédrale Saint-Pierre et Saint-Paul. Après la cérémonie religieuse, une fois arrivés à l'hôtel *L'Amphitryon*, les invités portèrent un toast au bonheur des nouveaux mariés. L'énorme parentèle de Tina fit circuler des gobelets emplis d'un liquide insipide qui n'avait de champagne que le nom. Eulalie avala quelques gorgées, puis gémit : « Que c'est mauvais ! Nous l'aurions aidée mais Tina, comme Marelle, ne demande jamais rien à personne. – Cela n'a pas d'importance, répliqua Pascal, que les remarques insistantes de sa mère exaspéraient, ce qui compte, c'est que nous ayons tous le cœur en fête. »

Ce qui suivit s'annonça comme une catastrophe. Imaginez que comme hors-d'œuvre d'un repas de noces, on servit des tranches d'avocat trop vert mêlées à des cubes de papaye trop mûre.

– Je ne peux pas manger cela, déclara Eulalie en repoussant son assiette. Pascal, est-ce que tu ne peux pas les aider ?

– Comment cela ? fit Pascal éberlué.

– Je ne sais pas, moi, poursuivit Eulalie. Est-ce que tu te rappelles les noces de Cana ?

Exaspéré, Pascal se leva et quitta la pièce pour fumer une cigarette qui l'apaiserait. Sur la terrasse, il se heurta à Tina qui surveillait le déchargement d'une camionnette pleine de plats de toutes les formes. « Est-ce que je peux t'aider ? lui demanda-t-il machinalement. – Comment le pourrais-tu ? répondit-elle. Rentre, on va servir la suite. »

Le reste du repas fut un délice : on servit du gratin d'igname pakala, des coquelets au four agrémentés d'une sauce au gingembre et pour finir des sorbets au coco avec des meringues glacées. Fut même offert du moltony, un plat d'origine indienne, fait avec du porc et des lentilles. Ce que les convives préférèrent pourtant, ce fut la qualité exceptionnelle des pains nattés, moelleux à souhait, qui accompagnaient les mets.

Parmi les divers pains offerts par les boulangers dans le pays : pains briochés, pains de seigle, baguettes, pains canots, pains entiers, la variété favorite est sans contredit celle du pain natté. Quel est son secret ? Personne ne veut le révéler. En tout cas, sa mie est blanche, épaisse et particulièrement savoureuse. On l'obtient en tressant des bandelettes de pain massif avant de les mettre au four jusqu'à ce qu'elles soient croustillantes et dorées. Allez savoir pourquoi les invités qui avaient vu Pascal s'entretenir avec Tina déclarèrent qu'après les pêches miraculeuses se produisit là son nouveau miracle : la multiplication des pains nattés. Pour la majorité, cependant, il n'y eut pas de miracle du tout.

Car il faut signaler un revirement étrange : depuis sa réapparition inexpiquée, l'opinion concernant Pascal avait changé. Certains disaient carrément qu'il était un imposteur, un magicien

L'ÉVANGILE DU NOUVEAU MONDE

qui ne faisait que répéter des tours appris à l'avance. Multiplication des pains nattés et puis quoi encore ? Dans un quartier qu'elle connaissait parfaitement pour y avoir frotté un grand nombre de planchers, Tina ne devait pas manquer d'amis susceptibles de lui fournir la nourriture dont elle avait besoin. Les pains nattés étaient une spécialité connue de tous les boulangers.

Pascal ne comprenait pas comment il était passé du statut d'icône bien-aimée à celui d'objet de discorde.

8.

Après qu'un couple se fut jeté par terre à sa vue, évitant de justesse un grave accident de voiture, Pascal décida de prendre sa vie en main. Même s'il n'avait jamais vu son père et si ce dernier n'avait pu lui expliquer ce qu'il attendait de lui, il pouvait néanmoins deviner sa mission : rendre le monde plus harmonieux et plus tolérant. Il décida de créer une association dénommée *Le Gai Savoir* en hommage à Nietzsche, dont la fonction consistait à étudier les grands textes révolutionnaires ou religieux en provenance de toutes les civilisations.

Hélas, il ne parvint qu'à recruter douze membres : deux chômeurs qui avaient écumé pendant des années la banlieue parisienne pour revenir au pays sans travail et habiles dans l'art de toutes les violences, deux SDF dont on ne savait s'ils n'étaient pas tout bonnement sensibles au coquet deux-pièces que Pascal leur proposait gratis. Le reste des disciples était composé d'ouvriers en colère employés par l'entreprise *Le Bon Kaffé* et regroupés autour d'un certain Judas Éluthère, chef du personnel en rupture de ban.

Judas aimait à blaguer : « Mon prénom semble bizarre, n'est-ce pas ? C'est que ma mère a vécu quinze ans avec un homme qui lui versait toute sa paye, qui ne découchait jamais, un homme parfait, quoi ! Quand il est mort en se brisant le crâne parce qu'il

est tombé d'un cocotier, elle a appris que dans la commune voisine, il avait laissé aussi une veuve éplorée et une trêlée d'enfants. Quand l'avait-il vue, cette femme ? Quand les avait-il faits, ces enfants ? Quand je suis né de son deuxième mari quelques années plus tard, se souvenant de son expérience passée, ma mère m'a baptisé Judas. »

Judas Éluthère soutenait que Monsieur Norbert Pacheco et sa clique recevaient des subventions considérables de l'Union européenne, mais ne reversaient qu'une somme modique en guise de salaires aux ouvriers qu'ils dirigeaient. Il en était de même pour les logements qui la plupart du temps étaient loués à la tête du client, à prix d'or, à des individus qui ne travaillaient même pas pour *Le Bon Kaffé*. À l'entendre, Monsieur Norbert Pacheco était un individu dangereux, opposé à tout bien-être et à toute harmonie dans le pays.

Ce Judas Éluthère ne tarda pas à faire figure de disciple favori. Pascal s'étonnait des sentiments qu'il lui portait. Pourquoi l'aimait-il tant ? Certes Judas Éluthère était élégant et racé, toujours bien vêtu de costumes de lin qui lui seyaient à merveille. Ses rires fréquents étaient harmonieux et ses gestes mesurés toujours séduisants. Pascal se demandait s'il ne s'agissait pas là d'une passion homosexuelle, ce qu'il avait souvent éprouvé dans sa vie. Quand il était au lycée, c'est certain, il avait ressenti des faiblesses pour des camarades bien bâtis, bien faits de leur personne mais cela n'avait jamais été très loin. Quand Judas Éluthère était présent, son cœur battait plus vite. Il était parcouru de bouffées de chaleur. Il ne se lassait pas de s'entretenir avec lui ni de l'entendre chanter de sa jolie voix de fausset : « J'ai rêvé d'un autre monde où la terre serait ronde... »

Il faut le dire, Pascal n'était pas un puceau, il avait connu bien des femmes et avait été victime de nombreuses toquades.

Souvent, il avait accompagné José dans ses expéditions amoureuses, jusqu'au jour où sa vie avait changé radicalement quand il avait fait la connaissance de Maria.

Il ne l'avait pas rencontrée dans un office religieux, à l'église ou à la cathédrale, il l'avait rencontrée de la manière la plus fortuite, comme on rencontre ceux qui vont jouer un rôle important dans votre existence. Un après-midi de grande chaleur, alors qu'il faisait la sieste à demi nu, Maria avait pénétré comme un bolide dans la cour de la maison du Bois Jolan. Elle poursuivait un de ses volatiles qui s'était échappé. Elle habitait deux maisons plus loin et élevait des coqs de l'espèce dite Bata, au plumage noir et blanc, excellents bagarreurs et toujours gagnants dans les combats de pitts.

Maria avait d'abord travaillé comme brodeuse, mais la couture ne rapportait rien dans le pays. Aussi s'était-elle tournée vers un autre commerce, plus lucratif, celui-là : celui de ses charmes. Pour elle, c'était facile, car elle était une fort jolie femme, la peau veloutée et couleur d'ambre, les cheveux d'or et la bouche pulpeuse. Une chabine, donc. Pascal et Maria se plurent au premier regard, un coup de foudre selon l'expression consacrée. Ils passèrent désormais ensemble toutes les nuits de la semaine. On doit à la vérité de préciser que Maria avait une bonne dizaine d'années de plus que Pascal, trente-cinq ans alors qu'il atteignait tout juste ses vingt-deux ans. Mais cette différence d'âge ne se voyait pas et on aurait cru les deux tourtereaux tombés du même nid.

Quand Pascal revint habiter chez ses parents, elle ne voulut rien changer à ses habitudes et, un soir, passa la nuit avec son bien-aimé. Le lendemain au petit déjeuner, Eulalie fit une scène :

- Je ne veux plus voir cette fille ! s'écria-t-elle.
- Que t'a-t-elle fait ? s'étonna Pascal affectant un air naïf et innocent, ne t'a-t-elle pas saluée poliment ? Ne s'est-elle pas

inquiétée de ta santé quand elle t'a vue allongée sur une chaise longue au lieu de regarder la télévision, assise sur un fauteuil comme tout le monde ?

– Je sais reconnaître une traînée quand j'en vois une, répondit Eulalie avec colère. Je te dis que je ne veux plus la voir chez moi.

Cette querelle fut la goutte d'eau qui fit déborder le vase. Résolu à ne plus revenir chez eux, Pascal quitta définitivement la maison de ses parents et donna sa démission du *Jardin d'Éden* car il avait d'importantes économies.

Il décida d'acheter sa propre maison, une bâtisse que lui avait recommandée Judas Éluthère. Elle s'élevait au Marais Salant, dans une région autrefois recouverte d'une terre salée qui engraisait les cabris que l'on y emmenait brouter. Les bouchers soutenaient que le sel caché dans les plis de ce terrain donnait un goût inimitable à la viande.

Si Pascal avait été plus curieux, il aurait prêté l'oreille à ce que Judas Éluthère lui disait concernant la locataire d'une maison fort élégante située dans le voisinage. Il est vrai qu'on aurait dit une maison abandonnée car la locataire en était toujours absente. Il s'agissait d'une certaine Fatima Deglas-Moretti qui passait la moitié de l'année à Fès au Maroc. Cette maison avait toujours les portes et les fenêtres fermées, sauf quand un couple de vieux domestiques venaient l'aérer. Le rez-de-chaussée était une pièce vaste et triste meublée de chaises et de bancs, les murs couverts d'inscriptions en arabe. Le vendredi s'y assemblaient des hommes et des femmes la tête enveloppée d'un épais voile noir, chose surprenante dans ce pays où la parure des cheveux tient une si grande place. Était-ce un temple ? Était-ce une mosquée ?

Fatima Deglas-Moretti s'appelait autrefois Maya et s'était convertie à l'islam après sa rencontre avec Allah. Dans quelles

circonstances ? Si Pascal avait été plus curieux et avait posé des questions, il aurait su et, ainsi, se serait rapproché de la vérité qui l'obsédait depuis son enfance.

Il s'installa donc au Marais Salant avec Maria. Quelques jours plus tard, Marthe, la sœur de celle-ci, vint les rejoindre. Aucune femme n'était plus différente l'une de l'autre que ces deux sœurs. Maria ne savait que se farder, se poudrer, maquiller de vert ses paupières, enduire de mascara noir les cils qui ombrageaient ses jolis yeux en amande et de rouge ses lèvres pulpeuses. Sa distraction favorite consistait à essayer robe sur robe, short sur short, ensemble de plage sur ensemble de plage. Marthe, au contraire, négligeait son apparence et était toujours vêtue comme l'as de pique. Elle ne savait que balayer, passer l'aspirateur ou le plumeau, récurer le plancher, bouillir à manger et servir à table.

Cette disparité ne manqua pas de choquer Pascal qui, un jour, attira Maria dans un coin : « Ne peux-tu venir en aide à ta sœur ? s'enquit-il d'un ton de reproche. Tu lui laisses l'entière charge du ménage et de la cuisine. » Maria rejeta la tête en arrière et partit d'un grand éclat de rire. « C'est là tout ce qu'elle aime : se sentir utile, je dirais même indispensable. Elle ne pense certainement pas que, de nous deux, j'ai le meilleur sort. » Après cet entretien, Pascal se fit une raison et n'intervint plus dans les relations entre les deux sœurs.

On doit à la vérité de dire que Pascal ne s'entendait plus comme au premier jour avec Maria. Celle-ci semblait se lasser de ses constantes interrogations portant sur sa véritable origine et son désir de découvrir qui étaient ses parents. Au début, il n'en avait pas fait mention puis le sujet avait occupé de plus en plus de place dans leurs échanges. Maria lui disait en haussant les épaules : « De quoi te plains-tu ? Tu as un père et une mère

L'ÉVANGILE DU NOUVEAU MONDE

adoptifs qui t'adorent. Peu importe qu'ils ne t'aient pas donné le jour, cela devrait te suffire. » Pascal reconnaissait qu'il n'était pas toujours gai, insouciant, comme elle le désirait. C'est que, malgré lui, au fur et à mesure que le temps passait, il devenait mécontent de lui-même, peu satisfait du tour que prenait sa vie.